

LE SAS
BLED
VIE ET MORT
DE PIER PAOLO PASOLINI

Du même auteur

aux éditions THEÂTRALES

CROISADES, 1989

IPHIGÉNIE OU LE PÉCHÉ DES DIEUX, 1991

AZTÈQUES, 1992

LES DEUX TERRES D'AKHENATON, 1994

ZOO DE NUIT, 1995

FAIT DIVERS *in* PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 1998

chez d'autres éditeurs

BLED (1ère version), *Avant-Scène*, n° 752

VIE ET MORT DE PIER PAOLO PASOLINI, *Avant-Scène*, n° 789

LE SAS, *Avant-scène*, n° 849

AMOURS FOUS *in* BRÈVES D'AUTEURS, *Actes Sud-Papiers*

MICHEL
AZAMA

LE SAS
BLED

VIE ET MORT
DE PIER PAOLO PASOLINI

OUVRAGE PUBLIE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD).

Crédit peinture (couverture) : Benoît Huot

© 1993, 1998, éditions THEATRALES
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-43-X

LE SAS

Une cellule.

Murs clairs et nus sur les côtés cour et jardin. WC. Tabouret.

Bat-flanc contre un des murs. Une porte au fond munie d'un œilleton en cuivre qui s'ouvre parfois avec bruit. Vasistas très haut à vitres dépolies.

Le lieu peut aussi être transposé sans réalisme aucun.

L'environnement sonore suffit à faire exister la prison : pas dans un couloir.

Bruits de verrous. Cris. Bris de vitres répercutés en écho. Tap-tap-tap des tuyaux de chauffage...

La pièce commence au milieu de la nuit et s'achève à l'aube.

LA PARTANTE.– Qu'est-ce que c'est ce télégramme ?

J'ai dit à l'éducatrice.

La veille de sortir ça fiche un coup.

Un ministre qui saute, un président qui claque on sait jamais.

N'importe quoi on annule vos grâces, votre dossier est ajourné on dit.

Vous ne sortez pas.

Enfin tout ça...

J'ai pas pensé à toi une seconde, maman.

– C'est ma conditionnelle qu'est annulée, j'ai dit.

Elle arrivait pas je me suis rendue compte
elle faisait non avec la tête.

Alors j'ai avalé un grand coup d'air. Je suis restée très calme.

Non j'ai crié je crois.

– Enfin lisez-le, j'ai dit.

– Je suis désolée, je suis désolée, elle répétait.

Un disque.

J'ai redit en gueulant (non, à voix très basse).

– Lisez-le.

Et l'habitude, je ne sais pas, j'ai ajouté :

– Je vous en prie.

– C'est votre mère, elle a dit enfin.

Le cœur. Elle a pas eu le temps de souffrir.

J'ai dû crier encore une fois. Je ne sais pas. Après j'ai dû m'évanouir.

Courage.

Seize ans que j'attends. Pas le moment de flancher pour quelques heures.

Tu savais bien que la vie te réservait encore un chien de sa chiennerie.

Drôle de coin, là, entre deux mondes.

La cellule des partantes. Dehors on dit jamais partante.

La porte, là, qui donne sur la cour d'honneur.

La cour d'honneur fermée par ce portail que je n'ai pas passé depuis seize ans. Le portail sur la rue. La rue...

Pas peur ma fille, tiens-toi par le licou. Sortir c'est rien, dis-toi bien ça. C'est rien, c'est fait, c'est derrière toi, c'est traversé seize fois traversé. Ça ne fait rien t'aurais pas dû maman, une vacherie pareille le jour de ma sortie.

Alors c'est vrai, jamais fini avec la poisse, ça vous colle à la vie.

Nicole elle disait toujours ça : « la poiscaille », elle disait.

Tu verras ma vieille, elle disait, moi qui suis sortie plusieurs fois, c'est en mettant le pied dehors que le pire se met à vous tomber dessus.

Préparez vos affaires, vous êtes transférée.

– Mais quand madame ? On m'a rien dit hier.

– Et alors ?

On vous attend là-bas. Dépêchez-vous. Vous avez une heure.

J'étais bien là. Au dépôt. Ma compagne de cellule pleure sans bruit. Je ramasse mes affaires sans la regarder. Je serais bien restée encore un peu. Même si ça pue, même si un rien vous scie les nerfs. On parle, ça rigole, ça chiale, ça vit.

Les putes, les voleuses, les tueuses, les clochardes, les braqueuses, les dépeceuses, les infanticides, ça tient du bordel et de l'asile mais ça vit. Les gamelles, le savon plâtreux (avec quoi ils le font ce savon ?), les ficelles de lit à lit avec du linge, se taper les crises des unes, le transistor des autres plein gaz, les histoires connes, les parfums à vingt balles, les poux et la crasse des cloches et toute la nuit, l'angoisse qui se balade de lit à lit et te revient en boomerang au centuple.

Oui, j'étais bien là. Au chaud... Mon malheur fondu dans le malheur des autres.

Où je vais. On sait rien. Des on-dit, des légendes, on sait pas.

Même les gens de la ville là-bas, ils savent pas. C'est l'autre monde.

Entre la morgue et le couvent.

Gérard, Gilbert, je serai loin de vous, je ne vous verrai pas grandir.

Fouillée encore une fois. Enchaînée. Le fourgon.

Tiens-toi bon Dieu, pense à autre chose. Regarde. Les rues, les places, les gens. Après tous ces mois de béton, tu peux tomber amoureuse d'un arbre.

Dix heures. Attention au départ.

A la gare, ils détournent la tête les gens. Une femme entre deux flics avec des menottes, ça leur fait tout bizarre. Un jeune homme brun me sourit. Je me mords la bouche.

Allez. Ouvre les yeux. Serre les fesses. Tiens-toi droite. Regarde. Je regarde comme on mange. Les garrigues, le Rhône, ce champ de moutarde tout jaune, ce pommier en fleurs. Enregistre. Planque les paysages dans ta tête. Demain tu les mettras à la place des murs. Tu les regarderas tous les jours pendant vingt ans. Ces rivières à cailloux. Ce cimetière de voitures. Je voudrais être ce tas de ferraille qui rouille là, oublié dans un coin.

Tiens. Une vigne. Toute mon enfance la vigne.

Je regarde. Je regarde. Je regarde. C'est inouï ces choses toutes simples.

La couleur du ciel a plus de nom. Elle change toutes les minutes.

Là-bas, je ne verrai que la couleur des uniformes et les murs blancs comme en clinique. Un potager bien serré dans ses murs. Le mot mur...

Un relais routier rouge dans les champs jaunes.

J'avais mangé avec toi souvent dans les routiers, dans celui-là peut-être...

C'est sûrement la nationale 9. La nuit vient.

Les lumières du wagon sur les arbres du paysage.

Qu'est-ce que je verrai du ciel là-bas, un tout petit carré dans la cour des promenades.

Mon visage dans la vitre. J'ai trente-trois ans. La descente au tombeau. Pleure va. Ça n'a plus d'importance.

Le flic dit doucement : « Vous voulez une cigarette? En principe c'est interdit mais... »

Et ça me fait chialer encore plus.

Il a une moustache. Je dis : « Vous avez des enfants? »

Gérard, Gilbert, je vous reverrai quand?

Quel âge ça vous fera?

Il parle de son aîné qu'est pas brillant en classe. Il sourit. Il dit : « Ça va mieux? »

BLED

PERSONNAGES

LE VIEIL HOMME

LA MÈRE

MOHAMMED

Lieu : *Une pièce blanchie à la chaux.*

Grilles aux fenêtres carrées, minuscules.

Banquettes basses le long des murs, tapis par terre.

Portes peintes en couleurs (vert, rouge).

1

Vieil homme dans un coin.

Entre un jeune homme vêtu à l'européenne (blue-jeans) et portant une valise. Il regarde longuement la pièce sans bouger.

LE VIEIL HOMME.— Se cacher, toujours se cacher. Attendre. Trouver un bon passeur, celui qui connaît la nuit et la mer, et la meilleure lune, et la bonne passe, et même le chef de la patrouille. Mais plus il en connaît, le passeur, et plus il est cher. Il aurait mieux valu payer des papiers. Oui. Mais son oncle disait « les papiers, ça se paye, ça ne s'achète pas. Même avec beaucoup d'argent, n'a pas des papiers qui veut ».

— Pourquoi faire des papiers, puisqu'on ne sait pas lire ?

Et son oncle qui avait voyagé et qui connaissait les choses :

— Ce sont les autres qui savent. C'est pour eux, les papiers, pour les autres.

C'était à se casser la tête, si ceux qui ne savent pas, doivent payer pour ceux qui savent. Mais c'était comme ça. Comme disait la tante Jmia :

— Le monde, il est mal foutu, petit, et celui qui le remettra debout sur ses jambes, il est pas encore sorti du ventre.

Elle disait aussi à ses heures quand ça la prenait, assise entre ses deux pieds posés bien à plat sur le sol, les mains dessinées au henné, bien enveloppées dans le creux du tablier :

— Les pauvres, ils payent, les riches, ils touchent. Et tout le monde il trouve ça normal, même Allah.

Enfant, il imaginait l'autre côté de l'eau, là-bas, si loin qu'on n'y arriverait jamais même en nageant trois jours.

Et il imaginait l'autre côté de l'eau exactement comme ici :

le puits et les femmes à califourchon sur l'âne, qui vont remplir les cruches et les petites filles, une jarre sur la tête posée bien droit, et les

gamins aux djellabas dépenaillées, qui se battent pour le brin de kif à fumer qu'un vieux leur a donné, avant de s'égailler chacun avec sa poignée de chèvres à garder.

Et les hommes qui parlent tout le jour habillés de blanc, assis sous le palmier, et plus loin que la plage éblouissante où le sable paraît danser, les femmes dans les jardinets en pente au bord de l'oued, qui tirent la charrue dans la terre rouge à cailloux pour qu'y pousse un peu de menthe pour le thé, un peu de légumes pour le couscous.

Et les caravanes à chameaux. Parfois, les bêtes agenouillées, pensives, devant le spectacle de toute cette eau, dont elles rêveront en traversant le désert. Et les hommes habillés de bleu, silencieux toujours, et voilés comme des femmes, qui portent dans leurs yeux les mirages du pays sans eau. Mais son oncle, qui connaissait les choses, disait que de l'autre côté de l'eau, il n'y avait rien de tout ça, ni puits ni ânes ni jarres ni chèvres, ni palmiers, ni hommes en djellaba, ni femmes qui labourent, ni chameaux, ni chameliers bédouins. Et que, de l'autre côté, deux hommes qui se seraient tenus par la main, on leur aurait jeté des pierres.

Entre une femme voilée. Bijoux pectoraux. Habits en tissus brillants.

MOHAMMED.— Mère!

LA MÈRE.— Mon fils.

Un temps.

MOHAMMED.— Comment vas-tu?

LA MÈRE.— Je vais bien.

MOHAMMED.— Tout va bien?

LA MÈRE.— Tout va bien.

MOHAMMED.— Merci à Dieu. Allah est grand.

LA MÈRE.— Comment vas-tu fils?

MOHAMMED.— Je vais bien.

LA MÈRE.— Tout va bien?

MOHAMMED.— Tout va bien.

LA MÈRE.— Merci à Dieu. Allah est grand.

Il s'approche d'elle et l'embrasse.

Tu as changé, fils.

MOHAMMED.– J'ai voyagé, mère.

LA MÈRE.– Tu as changé.

Elle enlève son voile. Un temps.

MOHAMMED.– Tu n'as pas changé, mère.

LA MÈRE.– Un peu plus vieille...

MOHAMMED.– Non. Toujours la même. Toujours la même depuis que je suis petit.

LA MÈRE.– Un peu plus vieille. Seulement un peu plus vieille.

MOHAMMED.– Non. Toujours tes yeux passés au khôl toujours la paume de tes mains peinte au henné. Toujours la même.

LA MÈRE.– Mes yeux pour te voir, mes mains pour te servir, je ne savais pas que tu arrivais.

MOHAMMED.– Mais j'avais écrit...

Elle sort.

VIE ET MORT DE PIER PAOLO PASOLINI

« Le théâtre peut-il devenir un planétarium ? »
J. Jourdheuil, *L'Artiste, la Politique, la Production*.

« Dépasser l'idéalisme, le catholicisme, l'anarchisme, l'humanitarisme et même le marxisme-léninisme, faire éclater les mots et les conventions et les modes de pensée eux-mêmes pour trouver au fond des choses leur vérité qui est toujours secrète et inaliénable. »
Pier Paolo Pasolini, *Vie Nuove*, 15 septembre 1975.

« Mais quoi, je ne suis pas celui que vous cherchiez ?
Vous restez interdits ?...
Ainsi ne suis-je plus pour vous ce que je suis ?
Etranger à moi-même ?
Echappé de moi-même ?
Un lutteur épuisé à force de se vaincre, à force de bander contre soi
sa vigueur ?
Un vainqueur qu'a blessé, qu'entrave sa victoire...
J'ai appris à vivre où nul ne vit...
Désappris l'homme et Dieu, blasphèmes et prières. »
Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

PERSONNAGES

PIER PAOLO PASOLINI

GIUSEPPE PELOSI, assassin de P.P.P.

NINETTO DAVOLI, amant de P.P.P.

Ceux d'en face :

L'Eminence grise du gouvernement

Un membre du P.C.I.

M. de Sanctis

Le député Pagliucca

Un expert psychiatre

Le procureur de Rome

(Ces personnages sont joués par le même comédien).

LA VOIX DU JUGE : la voix du juge représente la loi indépendamment du lieu et de l'époque.

SCÈNE 1

Le 2 novembre 1975.

Un terrain vague près de Rome.

Eminence grise du gouvernement (E.G.). Giuseppe PELOSI. Ninetto DAVOLI.

E.G.– Dix ans et un compte en Suisse.

Voici l'homme : Giuseppe Pelosi.

JUGE.– Quel âge as-tu ?

PELOSI.– Dix-sept. Je ne voulais pas le tuer, monsieur le juge, je ne l'ai pas fait exprès, je le jure.

JUGE.– Calme-toi. Je pose les questions, tu réponds, chaque chose en son temps. Tu as déjà été en prison ?

PELOSI.– Oui. Trois fois.

JUGE.– Pourquoi ?

PELOSI.– Tentative de vol et vol.

JUGE.– Tu te drogues ?

PELOSI.– Non jamais.

JUGE.– Tu es homosexuel ?

PELOSI.– Non, monsieur le juge.

JUGE.– Tu couches avec des hommes ?

PELOSI.– Il y en a qui me cherchent, monsieur le juge.

JUGE.– Mais tu fais le tapin dans les jardins de la piazza dei Cinquecento ?

PELOSI.– Non, monsieur le juge, Pas le tapin. Ce n'est pas vrai.

JUGE.– Tu étais dans les jardins, ce soir-là ?

PELOSI.– Non. J'étais avec trois copains. On voulait aller au cinéma.

Au Moderno. Et puis, juste; il est arrivé. Il m'a proposé de faire un tour avec sa bagnole. Une Giulietta. Alors j'ai dit oui, à cause de la voiture...

JUGE.- Il t'a proposé combien? Réponds.

PELOSI.- On s'est entendu pour 20000 livres. J'en avais besoin pour ma Vespa.

JUGE.- Tu n'es pas homosexuel. Tu ne fais pas le tapin. Il t'arrive seulement de te faire un peu payer pour te promener la nuit avec des hommes...

E.G.- La presse du jour, Votre Honneur.

Un responsable du parti communiste a déclaré en apprenant la nouvelle : « enfin, nous ne l'aurons plus dans les jambes ». Officiellement : le Parti organise les obsèques, publie tracts et affiches, disant : « Le peuple romain exprime sa douleur et sa détresse devant la fin tragique et violente de Pasolini. Artiste érudit parmi... »

JUGE.- Épargnez-moi la suite... Tenez-moi au courant : manifestations de rue, autres réactions, déroulement des obsèques, etc. (*à Pelosi*) Tu étais consentant. Tu l'as suivi sans y être forcé. Et il te payait. Alors pourquoi l'avoir tué?

PELOSI.- Il a été violent avec moi. Il a voulu que je fasse la femme. J'ai eu peur. Un petit gars de dix-sept ans contre un homme adulte qui le menace dans un endroit désert...

JUGE.- Tu répéteras cette phrase à ton avocat. A moi, tu vas dire la vérité.

PELOSI.- C'est la vérité. Il a pris un bâton. J'ai essayé de fuir. J'ai glissé. Il m'a frappé à la tête. Au front. Aux genoux. Je lui ai donné deux coups de genou dans le ventre. Mais il continuait à crier. Je lui ai pris le bâton. J'ai frappé sur sa tête... Il est tombé à terre. Je l'ai entendu râler. J'ai eu peur. J'ai sauté dans la voiture et j'ai démarré à toute vitesse. C'est tout.

JUGE.- Tu as démarré et...?

PELOSI.- Je ne me souviens pas. J'avais les yeux couverts de sang. Je ne me souviens pas si en partant j'ai écrasé Pasolini.

DAVOLI.- Ça fait du bruit un homme qu'on écrase?

JUGE.- Plusieurs détails laissent à penser que tu n'étais pas seul

contre Pasolini. Des empreintes de souliers qui ne sont ni les tiennes ni les siennes.

PELOSI.- D'autres gens ont pu passer là, des amoureux...

JUGE.- Pourquoi pas? Mais comment se fait-il que tu n'aies presque pas de sang sur tes vêtements alors que Pasolini est couvert de blessures?

PELOSI.- Je me suis lavé à un point d'eau.

JUGE.- Pourquoi pas? Mais il n'y avait pas trace de sang dans le fameux point d'eau.

E.G.- Peu de sang, beaucoup d'eau. Le sang se sera dilué.

JUGE.- Pourquoi pas? Tu l'as tué avec une planche et un bâton?

PELOSI.- Oui.

JUGE.- Qu'as-tu fait ensuite de cette planche et de ce bâton?

PELOSI.- Je les ai jetés.

JUGE.- On les a retrouvés à 56 m et 90 m du cadavre. Ça fait un peu loin. Qui les a déplacés?

PELOSI.- ...

JUGE.- Qu'as-tu fait entre le moment du crime et celui de ton arrestation?

PELOSI.- J'ai pris la voiture et je suis parti au hasard.

JUGE.- Pourquoi pas? Mais il ne faut qu'une demi-heure pour se rendre à l'endroit où tu as été arrêté par un simple contrôle de police une heure après le meurtre. La demi-heure inexplicquée dans ton emploi du temps ne se serait-elle pas passée à discuter avec tes complices?

PELOSI.- ...

JUGE.- Réponds. Une dénonciation anonyme parle d'une voiture de Catane avec quatre personnes à bord qui aurait suivi la voiture de Pasolini le soir du crime... Tu n'as rien à dire là-dessus?

PELOSI.- ...

E.G.- Votre Honneur, c'est anonyme donc non recevable.

JUGE.- Si vous voulez... Enfin on a trouvé un tricot vert et une semelle orthopédique dans le coffre de la voiture de la victime qui